

Le Petit Journal

1866

BUREAUX : 112, RUE RICHELIEU
au coin du boulevard Montmartre
à la librairie du Petit Journal

Abonnements : 3 mois 3 francs
6 mois 5 francs
1 an 9 francs
PARIS : 112, RUE RICHELIEU
Départements : 1 franc en plus

OTOTIEN
UN NUMÉRO : CINQ CENTIMES

LES ABONNEMENTS
partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois
Mandat au timbres-poste

NUMÉRO 1,755
Dimanche 25 novembre 1866

TIRAGE DU PETIT JOURNAL
263,610

Samedi 24 novembre 1866

GRAND SEIGNEUR ET COMÉDIEN

Tous les humains dans ce monde sont égaux devant la mort... comme tous les citoyens en France sont égaux devant la loi. Durant les quarante-huit heures qui viennent de s'écouler, deux hommes, bien différents de caractère, de position, de sentiments, ont quitté la terre où ils n'ont jamais dû se rencontrer. Ils n'étaient pas de la même classe, de la même opinion. Ils étaient placés, au contraire, comme une antithèse vivante... aux antipodes de notre société. Et n'eurent peut-être de commun que d'être morts tous deux le même jour.

Je n'entends, humblement, personne, par un rapprochement intempestif dans lequel le plus humble en position souffrirait d'une inconvenante comparaison. Mais il me sera permis de constater que, comme le citoyen éminent par sa science et ses hautes fonctions, le plus obscur était un gentilhomme.

Il avait la particule et peut-être le titre de chevalier, de marquis ou de baron dans ses papiers de famille.

Mais, voilant ses armoiries durant le cours de son existence aventureuse, et cachant son nom aristocratique sous un sobriquet devenu presque célèbre durant les dernières années de sa vie... il a prouvé qu'il possédait encore cette fierté de la race, cette pudeur de caste qui a donné naissance au Vieil adage : « Noblesse oblige. »

Le grand seigneur qui a rendu hier son âme à Dieu est connu de tous ceux qui ont une bibliothèque.

Il se nommait le baron de Barante, et il était depuis longtemps populaire, de par sa remarquable *Histoire des ducs de Bourgogne*.

Il était né à Riom, département du Puy-de-Dôme, le 40 juin 1792.

Il a publié, en dehors de l'ouvrage capital que je viens de citer, des *Mélanges historiques et littéraires*, — une *Histoire du Directoire*, — une *Vie de M. Royer-Collard*; — il rédigea les *Mémoires de la marquise de La Rochejaquelein*, — sans compter un grand nombre de notices et plusieurs ouvrages politiques. M. de Barante avait épousé M^{lle} d'Houde-

tot et l'Empereur Napoléon I^{er} en 1814, signa son contrat de mariage.

Le baron de Barante avait conquis la haute position et la grande estime dont il jouissait par son mérite personnel.

Il avait débuté comme simple surnuméraire au ministère de l'intérieur.

Il fut nommé auditeur au conseil d'Etat en 1806;

Sous-préfet de Bressuire en 1807;

Préfet de la Vendée, puis de la Loire-Inférieure, en 1809;

Conseiller d'Etat en 1815;

Pair de France en 1819;

Membre de l'Académie française en 1828.

Ambassadeur à Turin et à Saint-Petersbourg, de 1840 à 1848.

Il avait été nommé, le 9 avril 1816, grand-croix de la Légion d'honneur.

M. le baron de Barante, éloigné des affaires publiques depuis 1848, s'était adonné tout entier aux travaux littéraires et historiques qui firent le charme et l'une des gloires de sa vie.

Il écrivit en 1853 une *Histoire de la Convention nationale*; en 1855 une *Histoire du Directoire*; enfin en 1857, à l'âge de soixante-quinze ans, de nouvelles *Etudes historiques et littéraires*.

Il est mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans son château de Barante, en Auvergne, où il s'était retiré depuis quelques années.

M. Saint-Marc Girardin, qui nous donne ce matin la première nouvelle de cette perte douloureuse aux lettres, ajoute, dans le *Journal des Débats*, les lignes suivantes qui honorent, mieux que nous ne saurions le faire, l'illustre défunt :

« On ne peut songer sans émotion à ce qui s'écroule de souvenirs avec une vie aussi longue et aussi illustre que celle de M. de Barante. Grand historien, il a su donner à notre histoire du moyen âge, dans ses *Ducs de Bourgogne*, un charme et un intérêt qui ont fait de son livre une des dates glorieuses de l'histoire littéraire de notre siècle. Il a raconté avec une admirable sûreté de jugement l'histoire du Directoire, et personne n'a mieux dépeint et mieux caractérisé ce dénoûment incertain et variable de la Révolution. Il a fait des *Mémoires de M^{me} de La Rochejaquelein* un ouvrage populaire qui a aidé à la gloire de la Vendée. »

« Dans le monde, dans la société où il était partout aimé, écouté, respecté, quelle place occupait-il pas ? quel vide n'y a-t-il pas laissé, quand il s'en est retiré dans ces dernières années ! Mais il nous restait et nous

suivait au moins de loin dans l'Académie; nous savions quelles étaient ses pensées, ses sentiments, son choix en toute occasion. Ce sont des derniers liens, dont on aime à prolonger entre soi la durée en dépit des ans qui s'avancent pour les rompre, que la mort vient de couper, ne laissant plus à ses confrères qu'un souvenir cher et vénéré, et à la France la mémoire illustre d'un des noms qui honorent le plus l'histoire de notre siècle. »

Saluons le grand écrivain, le grand historien, le grand diplomate, le grand seigneur qui s'en va...

Puis retournons-nous du côté de Paris, où vient de s'éteindre le fils d'une famille qui tint jadis son rang dans la noblesse de robe.

Il se nommait de par son acte de naissance, comme il se nomme de par son acte de décès, Armand-Eugène de Brüll;

Il avait vu le jour à Versailles, et avait fait dans sa jeunesse des études sérieuses.

Il eût pu faire un avocat, un magistrat, un diplomate au besoin, hélas ! il était orphelin à douze ans...

Il se laissa gagner par l'amour du théâtre et eût préféré le chariot du roman comique aux carrosses du roi...

Malheureusement, même dans la comédie, il était une exception, il ressemblait avec son corps grand et mince... et sa figure d'un comique triste, à la physionomie du docteur dans la pantomime italienne.

Il parut au Théâtre-Français dans le *Gullery* d'Edmond About, et dans le *Songe d'une nuit d'hiver*, d'Edouard Plouvier.

Il joua au théâtre des Bouffes-Parisiens le petit clerc de la *Chanson de Fortunio*, et le roi de *Béotie* d'*Orphée aux enfers*.

Il était étourdissant dans *Monsieur Chauflery restera chez lui*. Il y représentait un personnage muet... costume du premier empire, habit de merveilleux, cheveux en coup de vent, menton caressant une immense cravate; on eût dit une caricature dessinée par Charles Vernet... s'animant aux feux de la rampe...

Déjà malade, sans engagement, père d'une nombreuse famille, l'artiste excentrique dont le genre ne convient pas à toutes les scènes fut obligé, il y a quelques mois, pour vivre, d'aller débiter des chansonnettes au café-concert de *Bataclan*.

Il avait conservé, au milieu de ses excentricités, la distinction, cette qualité de famille.

Je le vis la nuit dernière, et lui demandai :

— Vous gagnez de l'argent... Vous devez être plus content.

— Fi donc ! me répondit-il, paraître de-

vant des gens qui boivent et qui fument... Il a succombé à une maladie de poitrine; il est mort hier à la maison Dubois, et si tous les gens qu'il a fait rire étaient à son enterrement, le cortège serait considérable.

Le défunt, le voyez le connaissez sous son nom de théâtre.

Il s'appelait BACHE.

Ce fils de famille noble... sacrifiant à l'amour du théâtre la possibilité d'une existence moins tourmentée, conserva cette passion jusqu'à la fin de sa vie...

Il aimait la scène, qui ne lui avait pas été toujours ouverte... Il recherchait le public, qui ne lui fut pas toujours commode.

Il écrivait, il y a quelques semaines, à M. Frédéric Fevre, de la Comédie-Française, qui était demeuré son ami dans les douloureuses épreuves du malheur, les lignes suivantes :

« Mon cher Fevre, »

« Je suis revenu tout à fait mort d'Amélie-les-Bains. »

« Depuis cinq jours j'ai dans mon ciel une petite éclaircie de mieux. »

« Elle me laisserait, je crois, descendre à la Comédie-Française pour voir jouer *Don Juan*, s'il ne fallait pas trop attendre. »

« Je ne puis plus monter, je ne puis plus marcher... j'arrive à la fin... mais si lentement... un peu de spectacle intéressant me ferait du bien... »

« Si vous pouvez avoir deux premières galeries, envoyez-les par la poste à une ombre qui s'y ferait conduire... et qui se dit votre ami. »

« BACHE. »

Ce n'est pas la première fois que je constate la mélancolie des écrivains et des artistes qui ont le plus provoqué, à force d'esprit, d'originalité et d'art la gaîté publique. Je ne connais rien de plus étrangement lugubre que cette mesure de *De Profundis* battue sur un tambourin...

Et la lettre de Bache, cette dernière manifestation du comédien amoureux de son métier, est émuante comme une élégie.

Si le célèbre historien des ducs de Bourgogne devait, par son rang dans le monde, ses aptitudes supérieures et la nature élevée de ses fonctions, rester absolument étranger à ce pauvre acteur comique qui devait quitter la vie le même jour que lui, il se trouva du moins dans la docte compagnie dont M. de Barante fut l'un des doyens vénérés... un membre qui sut entourer l'artiste de tous les soins possibles. En cette circonstance, comme, en bien d'autres tristes occasions, M. Camille Doucet s'est

FEUILLETON DU PETIT JOURNAL
DU 25 NOVEMBRE 1866

LES NOUVEAUX MYSTÈRES DE PARIS

Deuxième Partie

LE MARIAGE A CAYENNE

XXVI

La Crise

Je m'approchai pour la contenir. — Laissez, dit le docteur, il est bon que ses nerfs se détendent : ils arriveront plus vite à la fatigue... et ce sera dans les répit d'abattement et de lassitude que nous pourrons médicamenteux.

La crise dura cinq mortelles minutes. Elle repoussait des êtres imaginaires, parlait de Dieu et du petit Jésus; puis elle retomba comme une masse sur l'oreiller.

Un infirmier arrivait de la pharmacie avec ses potions préparées.

(1) Voir le *Petit Journal* du 2 octobre au 24 nov. Toute reproduction ou traduction est interdite.

Le docteur introduisit une cuillère d'argent qu'il avait dans sa trousse entre les lèvres décolorées de ma pauvre Martine.

Elle avala douloureusement et sa poitrine se soulevait sous des boquets épouvantables. Une prostration complète suivit l'absorption. Le docteur renvoya les curieux d'un geste et s'assurant à la tête du lit :

— Maintenant, observons, dit-il.

La maladie de Martine me tint une quinzaine durant en des alternatives de reconnaissance et d'abattements subits, des violences de nerfs impossibles à contenir et suivies de prostrations qui se prolongeaient des journées entières.

Martine était en proie à une fièvre ardente. Pendant le délire, il lui remontait aux lèvres une chanson où mon nom reparaisait par intervalles et qu'elle n'avait jamais chantée aux meilleures heures d'expansion.

C'était une espèce de ronde bourguignonne franche d'allure, quelle attaquait avec la bravoure de son pays — mais elle ne pouvait le mener plus loin que les quatre premiers vers. Aussitôt qu'elle attaquait le cinquième, elle s'arrêtait au premier mot, ses lèvres palissaient et se couvraient d'écume. Elle cachait tout à coup son front sous les couvertures et continuait d'ouïsser sur un air de cœufage.

Rien de plus lamentable que cette gaîté du début qui passait brusquement aux tristesses du plain-chant de la messe des morts.

Notre médecin me donnait d'ailleurs autant d'espoir que la science en tient en réserve pour les affligés difficiles à consoler comme je l'étais. Il me garantissait la résurrection absolue de ce corps terrassé par les secousses de la fièvre; toutefois, il n'osait s'engager jusqu'à me donner l'assurance du retour de la raison ébranlée.

Les commères affluaient au logis.

Tous les soirs, la Faculté en jupons et en cornettes ne manquait pas d'envahir la chambre; c'était à qui se grouperait le plus près possible de la malade.

Le rétablissement se faisait bien attendre et quelle que fut ma confiance en notre excellent docteur, les côtés merveilleux des cures qu'on racontait devant moi, tout en répugnant à mon raisonnement, répondaient à mes impatiences.

A s'en rapporter à ces prophétesses, le *laccage* n'était rien moins que la médecine universelle. Souverain contre les fièvres intermittentes, il guérissait les morsures des reptiles les plus venimeux, et je me souvins même qu'on citait des exemples de guérisons de pendus qui ne s'étaient jamais mieux portés qu'à la suite de leur grand saut dans la trappe.

Martine, fatiguée des potions noires, sentait son cœur se lever aussitôt qu'on lui présentait la tasse. Elle n'avait plus l'entendement assez net pour m'expliquer ses desirs. En vain je la questionnais comme un enfant, en lui répétant

dix fois les mêmes paroles, elle me répondait de son grand œil terne et souriait; de temps à autre, elle revenait à son refrain favori et s'endormait à cette musique dolente.

Un matin que l'on m'avait, plus encore que de coutume, rebattu les oreilles à propos du lavage :

— Essayons-en ! dis-je, las de discussions et de potions sans résultat.

Je confiai Martine aux soins de la femme d'Hermann, que je savais bien entendue et bien complaisante aux exigences des malades, et je recommençai, sur permission, le voyage des Battes, tout seul et sans gardien cette fois. On ne me traitait plus en prisonnier.

Je descendis rapidement le fleuve, on m'avait prêté une barque très légère, et comme elle n'était pas surchargée, j'abattais mes cinq milles à l'heure sans trop d'efforts. J'eus la chance, assez rare de trouver dans le hameau même le guérisseur Galibi, — c'est le nom de cette race d'indiens, — que j'aurais pu aller chercher beaucoup plus loin : car ce sont des natures nomades qui se refusent à toute espèce d'habitation fixe. Là où ils trouvent le fruit aux arbres et la pêche suffisante, ils s'installent et demeurent jusqu'à complète absorption des produits. Quand c'est fini, on va plus loin. De bœuf et d'élevage, ils ne veulent point entendre parler et faire le domestique d'un bœuf ou d'un mouton jamais.

que les Parisiens aient vue ; elle a trente ans d'existence, et il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler comment on jugeait alors les débuts de cette immense industrie :

« Paris, disait à cette occasion un des plus charmants écrivains du temps, Paris vient de s'enrichir d'une nouvelle gloire ; la même année qui lui a donné l'obélisque de Luxor et l'arc de triomphe de l'Etoile lui donne encore un chemin de fer. Que dis-je, un chemin de fer ? C'est toute la forêt de Saint-Germain que Paris vient de conquérir.

Il y a à peine deux heures, nous étions encore arrêté dans cette belle place de l'Europe qui domine tout ce quartier de la ville, et nous voici déjà de retour !

Maintenant que le chemin de fer n'est plus un problème, on espère que bientôt on lui permettra de s'avancer de quelques pas dans l'intérieur de la ville, jusqu'à la Madeleine, par exemple, et certes ce serait justice.

Le chemin de Saint-Germain a dix-huit kilomètres et demi. Le matériel de l'administration se compose jusqu'à présent de 105 voitures, qui peuvent contenir 4,070 places. Ainsi, par un beau jour de dimanche, tout Paris pourra être transporté sur la verdure, sous les frais ombrages de la forêt de Saint-Germain.

Dix-huit kilomètres de rails ! Il faut convenir que nous avons fait du chemin depuis ! Trois chefs-lieux de canton qui se cotisent en ont bien vite autant aujourd'hui : cent cinq voitures pour tout Paris avec 4,075 places !

Du même point où démarrait le premier train en 1837 partent aujourd'hui tous les jours des centaines de convois ; sept gares se sont ouvertes depuis ; nous avons conquis non-seulement la forêt de Saint-Germain, mais Rouen, Marseille, Bordeaux, Strasbourg, Brest, Vienne, Madrid, Saint-Petersbourg. De ces sept gares partent tous les jours d'innombrables trains de banlieue ! le dimanche, on ajoute les trains extraordinaires, et le tout Paris ne trouve pas assez de place !

L'Angleterre et l'Amérique à cette époque étaient déjà sillonnées de railways, facilitant un transit immense. Ne croyez point que la comparaison embarrasse notre auteur. Voyez comme il s'en tire !

En Amérique, on dit que les chemins de fer chôment le dimanche ; eh ! notre chemin de fer de Saint-Germain est justement un chemin fait exprès pour le dimanche.

C'est là une notable différence ! Croyez-moi, c'est déjà quelque chose d'assez rare et d'assez curieux un chemin de fer où l'on comptera non les tonnes de marchandises, mais les gens heureux qui passent !

Ne cherchez pas une autre cause à cet immense concours de curieux de toutes sortes qui assiègent déjà toutes les avenues de Saint-Germain : s'ils ne voyaient entre les deux rails que des écus d'or et des lettres de change qui passent, ils n'iraient pas si vite pour les voir et pour les saluer.

Ne méprisez pas notre chemin de fer. C'est justement la pourquoi je l'aime, parce qu'il ne comptera pas les tonnes de marchandises comme un vaisseau américain, parce qu'il n'aura à transporter ni un demi-million de bêtes à cornes, ni un demi-million de cochons ; parce qu'il est beaucoup moins un chemin pour les marchandises que pour les douces joies de la ville ; parce qu'il est destiné à porter beaucoup plus de jeunes gens amoureux que de spéculateurs de cinquante ans ; parce qu'il est une fête pour Paris et non plus un lucre ; parce qu'il mène dans les champs et non pas dans les fabriques de bas de coton ; parce qu'il est lesté, paré, animé par le plaisir.

Voilà pourquoi je l'aime, parce que c'est le chemin qui mène à la campagne, qui vous apporte l'ombre, les fleurs, les eaux, les fruits, le lait chaud, les œufs frais, les gâteaux de Nanterre, la forêt, la chanson, les courses joyeuses, l'air, le ciel et le printemps.

Voilà des dividendes bien champêtres, dont

se seraient difficilement contentés des actionnaires de nos jours, et même, je crois, des actionnaires d' alors.

Que dirait aujourd'hui le feuilletoniste de 1837, s'il voyait nos chemins de fer transporter, comme les chemins anglais et américains, plus de colis que de voyageurs, plus d'industriels que d'amoureux !

Ce qu'il dirait ! on pourrait le lui demander à lui-même, car le brillant causeur continue à écrire, à la même place où j'ai pris ces citations, ses articles pleins de charme et de science, cette place n'est autre que le feuilleton du Journal des Débats, l'écrivain est M. Jules Janin !

Quant à sa réponse, je crois qu'elle serait facile :

J'avais à défendre mon pays contre les supériorités de l'étranger, et le patriotisme n'inspire pas seulement des actes de courage, mais aussi des merveilles de paradoxe !

GEORGES STENNE.

La Gaîté a donné hier la première représentation de *Cadet de Perle*, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Alphonse Royer et Théodore de Laujean. Nous rendrons compte demain de cet ouvrage, en même temps que de la réouverture des Folies-Dramatiques, qui a lieu ce soir.

NÉCROLOGIE

Aujourd'hui ont eu lieu en l'église de la Trinité les obsèques de M. Boilay, conseiller d'Etat.

M. Boilay était né à Paris en 1802. Il fut pendant longtemps un des principaux rédacteurs du *Constitutionnel*. Il était entré au conseil d'Etat en 1852. M. Boilay est mort subitement, avant-hier matin, au moment où il se disposait à sortir pour aller assister à une séance du conseil d'Etat.

M. Louis de Cormenin vient de mourir à Joigny (Yonne), à l'âge de quarante-six ans.

Il était fils unique de M. de Cormenin, le célèbre publiciste qui illustra le pseudonyme de Timon, l'auteur du *Livre des Orateurs*, aujourd'hui conseiller d'Etat.

M. Louis de Cormenin débuta dans le journalisme à la *Presse* ; il écrivit ensuite à *L'Événement* de 1848 ; il fut, après 1852, directeur du *Moniteur* ; plus tard, il fut l'un des fondateurs de la *Revue de Paris*.

M. Louis de Cormenin s'était retiré du monde littéraire et parisien.

On annonce la mort de M. le colonel Cordier, commandant en second de l'Ecole impériale de cavalerie, décédé à Saumur, le 13 novembre courant, à l'âge de cinquante-six ans.

Le journal la *Liberté* annonce hier soir que le célèbre médecin M. le docteur Trousseau est mort subitement.

Nos renseignements particuliers nous permettent de rassurer les nombreux amis de M. le docteur Trousseau.

La nouvelle donnée par la *Liberté* est heureusement erronée.

DÉPARTEMENTS

Hier a eu lieu l'inauguration de lycée du Havre, sous la présidence de M. Boulatignier, conseiller d'Etat, assisté de M. le recteur Théry et de M. Faye, inspecteur général.

Toutes les autorités civiles, militaires, maritimes et judiciaires du Havre, tous les chefs d'administration et une multitude de notoriétés ont assisté à cette intéressante cérémonie.

Deux discours ont été prononcés par M. Boulatignier et par M. Larue, maire du Havre.

Jeudi dernier, à Gerville (Seine-Inférieure), un chasseur a tué un blaireau pesant 38 kilogrammes.

La *Sentinelle*, de Toulon, parle d'un jeune phénomène qu'on admire en ce moment dans cette ville.

C'est une petite fille âgée de deux ans et onze mois, nommée Eugénie Colombe.

Cette enfant sait déjà parfaitement lire et écrire, elle est de plus en état de soutenir le plus sérieux examen sur les principes de la religion chrétienne, sur la grammaire française, la géographie, l'histoire de France et les quatre règles de l'arithmétique.

Elle connaît la rose des vents et soutient parfaitement une discussion scientifique sur tous ces sujets.

Cette étonnante petite fille a commencé à parler très distinctement à l'âge de quatre mois.

Présentée dans les salons de la préfecture maritime, Eugénie Colombe, douée d'une figure charmante, a obtenu un succès d'enthousiasme.

C'est à Poitiers et non à Limoges, comme nous l'avons imprimé hier par erreur, que sera jugé le procès de Lamirande, le caissier infidèle de la succursale de la Banque de France.

Cette affaire commencera le 4 décembre.

Les cloches les plus anciennes qui existent en France sont celles de Fontenailles, près Bayeux, qui date de 1202, et celle de Saint-Racho, près la Clayette, bien plus ancienne encore. Elle porte en toutes lettres cette inscription : *Mille ung*. Elle a donc 865 ans.

L'*Etoile de l'Ariège* annonce la mort d'un ancien combattant de la Bastille, ancien soldat de la République, M. Jean-Joseph Jalabert, décédé à Bescet, canton de Mirepoix, à l'âge de 107 ans.

M. Joly, lieutenant au 51^e de ligne, raconte le *Journal de Ham* (Somme), était en congé dans sa famille. Un matin, il sortit pour chasser ; il rentra chez lui en passant par le jardin, lorsqu'il tomba dans un ancien puits abandonné, situé non loin de son habitation.

M. Joly était accompagné de son chien. La pauvre bête se tint près de l'orifice, attendant son maître.

L'animal, ne le voyant pas revenir, courut à la maison. M^{lle} Joly l'interrogea ; l'animal poussa des hurlements, tira sa maîtresse par la robe et l'entraîna vers le puits. M^{lle} Joly voit alors un fusil en travers de l'orifice, retenu par les ronces ; une pensée affreuse lui traverse l'esprit : « Mon pauvre frère, s'écrie-t-elle, est-ce que tu serais là ? — Oui, lui répondit du fond de l'abîme l'infortuné chasseur. » Elle poussa des cris qui sont entendus du voisinage ; on se hâte, on s'empresse, bientôt trente personnes sont réunies autour du puits.

Parmi elles, sont deux puitsiers ; on les invite à descendre, ils hésitent, ils craignent, disent-ils, l'ermu ; le lieutenant, du fond du puits, entend leur hésitation : « Ne craignez rien, dit-il, il n'y a pas de mauvais air. » N'importe, ils refusent de descendre !

Enfin, on descend une échelle attachée à une corde ; M. Joly donne l'assurance qu'il pourra remonter ; l'espoir de la délivrance soutient son courage ; il se cramponne à l'échelle, il remonte. Bientôt il sent ses forces l'abandonner. « Hâtez-vous, dit-il. » Mais, arrivé à 15 mètres environ de l'orifice, il lâche l'échelle et retombe lourdement dans le gouffre !

Un cri d'horreur s'échappe de toutes les bouches. La malheureuse sœur veut se précipiter dans l'abîme, mourir avec celui qu'on ne veut pas sauver ! Enfin arrive un brave villageois, il se fait rendre compte de l'accident ; aussitôt il veut être descendu, il se fait attacher à une corde, et bientôt il est au fond du puits. Quelques instants après, il remonte le lieutenant donnant encore signe de vie. Transporté chez lui, M. Joly reprend ses sens, mais il comprend son état : « Sœur, dit-il, je vais mourir. » Une heure après, il expirait : une hémorrhagie interne avait déterminé la mort.

ÉTRANGER

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis*, 8 novembre :

Avant-hier soir a été réalisée la jonction de la ligne télégraphique, sans solution de continuité, entre la ville de Sydney (cap Breton) et la Nouvelle-Orléans. Ainsi, l'électricité traverse d'un seul jet tout le continent de l'Amérique du Nord, depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'au golfe du Mexique, à travers les Etats de l'Union. Les télégrammes suivants ont été échangés entre les opérateurs des deux extrémités :

« De Sydney à la Nouvelle-Orléans : Tout va bien. Nous serons avertis d'avoir des nouvelles du soleil de la Nouvelle-Orléans. Il ne durera pas ici. »
« De la Nouvelle-Orléans à Sydney : Il fait très chaud ce soir. Nous nous battons avec les moustiques. »

Le même journal publie la terrible relation qui suit :

Voici un fait de banditisme qui fait frémir, et qui fait naître cette pensée effrayante qu'il pourrait se renouveler souvent avec de grandes chances d'impunité.

On mande de Louisville à la date du 8 novembre :

Le train, parti d'ici hier à cinq heures de l'après-midi pour Nashville, a été en quelque sorte jeté hors de la voie à Sing-Sing Creek. Le mécanicien a été grièvement blessé, et au moment où l'on a voulu le relever, le chauffeur n'avait pas été retrouvé. Le wagon de l'Adams express et celui des fumeurs ont été brûlés, et les voyageurs ont été dévalisés.

(Seconde dépêche.)

Franklin (Kentucky), 8 novembre.

De nouveaux renseignements sur le crime du chemin de fer de Louisville à Nashville font savoir que le train a été culbuté ce matin à deux heures, à trois mille et demi de cette ville, par une bande de voleurs au nombre de dix à douze.

La machine a roulé deux fois sur elle-même en tombant d'un talus de trente pieds de haut. Le messenger de l'Adams express a failli être brûlé.

Après avoir volé aux voyageurs des valeurs évaluées à 2,500 dollars en argent, montres, bijoux, etc., les brigands ont quitté la place, s'enfuyant dans la direction de l'est. Ils avaient le visage noir et étaient déguisés de manière à ne pouvoir être reconnus. Une troupe de gens armés sortis ce matin à leur poursuite.

Voilà assurément un des crimes les plus atroces qui aient été commis depuis longtemps. Par un miracle singulier, aucun des voyageurs n'a été blessé grièvement ; mais les malheurs possibles en pareil cas sont incalculables. Nous ne pensons pas pourtant que l'on s'en émeuve beaucoup ici, et nous sommes étonnés presque que demain on n'en parlera plus.

VARIÉTÉS

LE CRIME D'ORCIVAL

(Voir le Petit Journal depuis le 30 octobre.)

XXVII

Le dîner devait nécessairement être moins silencieux que la route, mais, par un accord tacite, le docteur, M. Lecoq et le père Plantat évitaient même la plus légère allusion aux événements de la journée.

Jamais, à les voir si paisibles, si calmes, s'entretenant de choses indifférentes, on ne se serait douté qu'ils venaient d'être témoins, presque acteurs, dans ce drame encore mystérieux du Valfeuille. De temps à autre, il est vrai, une question restait sans réponse, parfois une réplique arrivait en retard, mais rien à la surface n'apparaissait des sensations ou des pensées que cachaient les phrases banales échangées.

Louis, qui était allé mettre une veste propre, allait et venait derrière les convives, serviette blanche sous le bras, découpant et servant à boire. M^{lle} Petit apportait les plats, faisant trois tours lorsqu'il n'en fallait qu'un, foreille au guet, laissant la porte ouverte le plus souvent qu'elle pouvait.

Pauvre gouvernante ! Elle avait improvisé un dîner excellent, et personne n'y prenait garde.

Certe, M. Lecoq ne dédaignait pas les bons morceaux, les primeurs ont pour lui des charmes, et cependant, lorsque Louis plaça sur la table une corbeille de magnifiques raisins dorés — au 9 juillet — sa bouche gourmande n'eut pas un sourire.

Le docteur Gendron, lui, eût été bien embarrassé de dire ce qu'il avait mangé.

Le dîner touchait à sa fin, et le père Plantat commençait à souffrir de la contrainte qu'im-

CURIOSITÉS

DE LA SCIENCE ET DE L'HISTOIRE

Un restaurant populaire à Grenoble (Voir notre numéro d'hier)

Au moment où j'entrai, il y avait plusieurs centaines de personnes : aucun bruit, aucun désordre, partout des conversations à voix modérée, de la politesse, des prévenances, enfin un air de bonne compagnie.

La bourgeoisie de Grenoble ne s'est pas contentée d'avoir fondé cet établissement : elle fait plus ; elle le surveille avec une sollicitude et un esprit de suite, sans lesquels il est vraisemblable qu'il ne tarderait pas à dégénérer et à tomber en décadence. Elle s'est montrée fidèle à cette devise protectrice de toute aristocratie : « Noblesse oblige. » Une centaine de commissaires choisis dans son sein se partagent le travail. Chaque jour, trois d'entre eux sont de service : l'un préside au bureau de recette ; les deux autres se promènent dans les salles, inspectant les cuisines, écoutant les plaintes, s'il y en a, faisant respecter l'ordre, enseignant à tous par leur seule présence qu'on n'est point là chez un traître banal, mais dans une maison de bonne tenue.

Le règlement a institué divers moyens secondaires de discipline, tels que l'usage de salles à manger séparées pour les hommes qui dînent seuls et qui forment la grande majorité, et pour les femmes, les enfants et les familles ; la réserve sur le vin, dont nul n'est autorisé à consommer plus de

deux portions, soit un demi-litre ; enfin la faculté d'exclusion ; mais, autant qu'il m'a paru, rien n'égalait l'effet de ces deux commissaires polis, empressés, dévoués, bien mis, faisant véritablement les honneurs de la maison.

Maintenant, après ces indispensables préliminaires, s'il m'est permis de parler de mon repas, je dirai que non-seulement j'ai dîné plus tranquillement, plus proprement que dans bien des restaurants de second ordre, mais que j'ai très bien dîné, non sans doute comme on doit s'y attendre, que l'on m'ait offert aucun chef-d'œuvre de haute gastronomie, mais rien ne m'a été servi qui ne se soit trouvé d'excellente qualité. Nous avons d'ailleurs un vieux mot qui suffit heureusement, sans plus de description, pour peindre au juste la chose : « Bonne cuisine bourgeoise. » Aussi faut-il ajouter que l'association a eu le bon goût de choisir pour cuisinier un homme sortant d'une grande maison et connaissant toutes les ressources de son art. Le tableau général des dépenses qui viennent à tour de rôle figurer au tableau, et que l'on voit bien mettre sous mes yeux, comprenait à peu près tout ce que nous sommes habitués à lire sur les cartes de restaurant : tous les légumes, tous les fruits, une vingtaine de viandes et objets divers de boucherie, même dîpées et volailles. Le potage surtout fait envie.

Quand nous eûmes fini notre repas, potage, fri-candeau, rôti, légumes, dessert.

— Complétez, dis-je à mon amphitryon, vos procédés de courtoisie en m'évoquant ce que vous avez dépensé pour mon écot.

— Ah ! me répondit-il, remarquez bien que vous n'avez pas dîné avec la simplicité d'un autre

vous m'avez ruiné ; vous me coûtez 82 centimes ! Voici, en général, comment procédaient nos habitués : le matin, un potage et une portion de vin ; à dîner, une portion de viande entourée de légumes, une portion de vin ; à souper, comme à déjeuner. Ces trois repas réunis leur reviennent en tout à 75 centimes.

Et comme je me récriais sur le bon marché :

— Tels sont, me dit-il, les bienfaits de l'association ; les frais de main-d'œuvre diminuent en se répartissant entre un grand nombre, et, les approvisionnements se faisant en grand, il devient facile de surveiller leur qualité, en même temps que les bénéfices du commerce nous demeurent acquis.

Il me restait une dernière objection considérable :

— Au risque de vous paraître le plus ingrat des convives, vous me permettez, dis-je à mon tour, de ne pas vous admirer sans réserve. Ce n'est pas assez de bien dîner, ce n'est pas assez de dîner économiquement, ce n'est pas même assez de dîner en bonne compagnie ; il faut dîner en famille. Des familles qui renoncent à dîner ensemble renoncent au trait le plus satisfaisant et le plus pratique de leur communauté, et leur union tend évidemment à se relâcher. Je ne veux pas d'un bienfait qui renverse la table du ménage ; car ce bienfait risque fort, si je ne me trompe, d'être le même coup le foyer domestique.

— Comme vous y allez ! me répondit mon ami. Vous m'effrayez si je n'étais rassuré non-seulement par nos intentions, mais par les résultats qui sont produits. La réponse à la difficulté que vous devez est sous vos yeux : elle consiste dans la proportion de nos deux tables à manger ; la salle

des hommes et celle des familles. Cette dernière est une exception ; car non-seulement elle est, comparativement à l'autre, tout à fait exigüe, mais elle ne réunit pour ainsi dire que des femmes. Il est vrai que, grâce aux ressources que fournit notre établissement, beaucoup de ménages ont renoncé à faire leur cuisine. Au lieu d'aller au marché ou chez les fournisseurs faire elle-même, fort chèrement, les acquisitions nécessaires, la mère envoyait tout simplement ici, à l'heure du repas, l'un des enfants chercher ce qu'il faut, et, si elle renonce à préparer les aliments, ce n'est pas moins elle qui met la nappe et le couvert. La paisible table du ménage n'est donc point renversée, comme vous le craignez, parce que le foyer domestique ne s'allume, comme dans les appartements des riches, que durant la mauvaise saison. La mère de famille, pour demeurer essentiellement ménagère, n'a pas besoin d'exercer elle-même les fonctions culinaires, affranchie de tant de soins importants, elle devient plus libre de consacrer à la surveillance des enfants, à la tenue de sa maison, à ses travaux personnels, le bien-être du ménage augmente, et, avec ce bien-être, la satisfaction que le père de famille éprouve à se trouver au milieu des siens.

C'est en 1803 que Grenoble a fondé la première société de secours mutuels, et aujourd'hui ce genre d'institution est répandu dans toute la France ; il n'est peut-être pas chimérique d'imaginer que l'association alimentaire fondée par cette même cité, en 1850, est appelée à se propager de même, et à concourir d'une manière aussi brillante à la prospérité générale de notre nation. JEAN REYNAUD.

(Extrait des Lectures variées, 1 vol. in-8°, chez Furne, Jouvet et Co.)



ABONNEMENTS

PARIS
 Un an..... 12 fr.
 Six mois..... 7

Affranchir.

BUREAUX

6, rue Favart, 6

Le Croisé

PARAISSANT LE SAMEDI



Dieu le veut!

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
 Un an..... 15 fr.
 Six mois..... 8

Affranchir.

BUREAUX

6, rue Favart, 6

SOMMAIRE

- I. — Aux amis du *Croisé*. GEORGES SEIGNEUR.
- II. — Quelques mots sur l'art JULES CHANTPIE.
- III. — A propos des *Odeurs de Paris*. GEORGES SEIGNEUR.
- IV. — Le journal *l'Artiste*. —
- V. — Quelques lignes de l'abbé Borhbacher. —
- VI. — Chronique. EUGÈNE GRÉGOIRE.
- VII. — La petite presse. GEORGES SEIGNEUR.
- VIII. — Feuilleton : Les deux enterrements. B. CHAUVELOT.

AUX AMIS DU CROISÉ

On me permettra de le redire, après cette année, gage nouveau et singulier d'une persévérance que n'a pu entamer aucun mécompte : M. le curé d'Ars est le véritable fondateur du *Croisé*.

Je le vois encore, cet homme de Dieu, cet *homme éclairé*, comme parlait Monseigneur Devie, je le vois encore fixant sur moi ses regards ardents; je l'entends encore m'adressant ces paroles : « Vous avez pensé à cette œuvre dans la simplicité de la justice. Allez toujours, ne vous laissez arrêter par aucun obstacle, allez toujours, cela

n'est rien. Vous ferez du bien, beaucoup de bien. »

Faire du bien, ce programme est simple.

Il est parfaitement simple.

L'accomplissement du bien est la fonction par excellence. Que serait la parole si elle usurpait un moindre but ? Elle serait alors... ce qu'elle est devenue.

Un jeu, un passe-temps, un divertissement.

Faire le bien, servir Dieu, servir l'humanité, servir Jésus-Christ et son Eglise, aider le progrès du monde en secourant, s'il est permis de le dire, le plan divin, qui sans être indigent, daigne cependant avoir besoin de nous, tel est le but assigné à la parole humaine. Sa dignité nécessaire est de servir la vérité, source unique de toute joie, de toute beauté, de toute magnificence et gloire. Or la vérité ne résidant pas seulement dans la nature, mais encore dans l'ordre surnaturel, Celui qui est toute vérité nous ayant appelés, par un libre décret de sa bonté gratuite, à la hauteur sacrée de l'ordre suprême, le bien de l'homme, par suite de cette grâce, étant composé de la nature et de ce qui la surpasse, il faut conclure que la fonction actuelle de la parole est d'affirmer, dans leur union, les deux ordres distincts que le Dieu vivant n'a pas séparés. En sortant de cette unité, qui doit devenir la sienne, la parole humaine sort de la vie. Elle devient une abstraction. Elle ne fait pas le bien, ou ne le fait pas totalement, pleinement, seule manière de le bien faire.

Au contraire, si la parole humaine participe à l'unité de Jésus-

FEUILLETON DU CROISÉ.

LES DEUX ENTERREMENTS

(Suite.)

La vue de ce prêtre m'avait souvent frappé.

En Cécile je voyais la transformation de la douleur par la foi; en ce prêtre je contemplais un autre mystère, mystère étrange et touchant : celui de la vieillesse transformée par la Charité. Chez la plupart des hommes les différents âges ne se mêlent pas, ils se séparent et s'opposent l'un à l'autre. L'adolescence n'a plus rien de l'enfance, la maturité plus rien de la jeunesse, et la vieillesse plus rien ni de l'enfance, ni de la jeunesse, ni de la maturité. Nous sommes ordinairement si différents de nous-mêmes à chacune de ces périodes de la vie qu'après quelques années d'absence, on ne

reconnait plus l'enfant dans l'homme : il semble que nous ayons été refaits ou plutôt défaits.

Le curé de la paroisse était une exception en relief à cette loi générale. Semblable à ces arbres des tropiques, dont les verts rameaux portent en toute saison des bourgeons, des fleurs et des fruits, il montrait réunies en lui les qualités des quatre âges de la vie. Encadré d'une admirable couronne de cheveux blancs, son visage avait une expression singulière : c'était une sorte d'harmonie vivante composée des naïvetés de l'enfance, des pudeurs de l'adolescence, des méditations de l'âge mûr, des indulgents sourires et des sereines contemplations de la vieillesse. Visiblement les effets des lois physiques étaient ici modifiés dans une certaine mesure. On eût dit — et on ne se serait pas trompé — qu'une vie mystérieuse et cachée se répandait dans la vie organique de cet homme, la pénétrait, la séparait et la rajeunissait sans cesse. A quelle fontaine de Jouvence buvait-il ? Je l'ignorais alors, Dieu me l'apprit quelques jours après. Son regard indéfinissable, tant il y avait de rayons différents fondus dans le même rayon, descendait sur toute chose avec une simplicité enfantine, cueillait de toute créature son parfum, et passant de l'admiration naïve, étonnée, à la contemplation, emportait ces

Si la colère de ce puissant esprit n'est pas assez haute, assez ardente et assez pure pour l'emporter et le ravir dans les sphères sereines et supérieures qui seules pouvaient recueillir une conception comme la sienne, cette indignation, en elle-même, demeure légitime.

Elle honore Molière.

Et nous Catholiques, insensés que nous sommes, nous qui devrions au contraire ressaisir la pensée de Molière, et la purifier en l'agrandissant, nous réclamons comme si nous étions blessés.

Nous demandons la parole pour *un fait personnel*.

On nous fait l'injure de nous prendre au mot.

On nous accorde la parole pour *un fait personnel*.

Et de par le monde il se confirme que l'on ne peut médire de l'hypocrisie sans nous offenser grièvement. Ce préjugé public tient en éveil mille défiances qui s'éteindraient si nous ne commetions pas la faute énorme de les entretenir.

Combien le regrettable abbé Rohrbacher est dans le vrai, et dans le vif du vrai quand il écrit les lignes judicieuses et vraiment sacerdotales que nous avons transcrites, et qui reprennent la grande leçon corrompue par Molière en même temps qu'affaiblie, mais présente encore dans son œuvre sous une forme telle quelle, et bien digne d'être dégagée, illustrée !

GEORGES SEIGNEUR.

CHRONIQUE.

Minnie Stratton, ou autrement dit Minnie Tom Pouce, fille du général Tom Pouce, est morte le mois dernier à Norwich, au Norfolk Hotel. Elle avait été laissée aux soins d'une femme de service pendant que ses parents étaient en tournée à Yarmouth et à Lowestoft. L'enfant devint malade ; on fit venir deux médecins qui ne réussirent point à la soulager, puis on écrivit à la mère, qui arriva en toute hâte, et resta près de son enfant jusqu'à ce qu'elle eût cessé de vivre.

La *Sentinelle*, de Toulon, parle d'un autre phénomène qu'on admire en ce moment dans cette ville :

« C'est une petite fille âgée de deux ans et onze mois, nommée Eugénie Colombe.

« Cette enfant sait déjà parfaitement lire et écrire, elle est de plus en état de soutenir un examen sur les principes de la religion chrétienne, sur la grammaire française, la géographie, l'histoire de France et les quatre règles de l'arithmétique.

« Elle connaît la rose des vents et soutient parfaitement une discussion scientifique sur tous ces sujets.

« Cette étonnante petite fille a commencé à parler très distinctement à l'âge de quatre mois.

« Présentée dans les salons de la préfecture maritime, Eugénie Colombe, douée d'une figure charmante, a obtenu un succès d'enthousiasme. »

Puisque nous en sommes aux phénomènes, relatons encore celui-ci :

« On sait, dit la *Semaine religieuse*, qu'à la suite d'une frayeur ou d'une douleur subite, les cheveux peuvent blanchir subitement ; mais voici un phénomène plus curieux :

« Il y a quelque temps, M. X..., curé de C..., diocèse de Nevers, sans avoir éprouvé aucune émotion violente, sans avoir ressenti aucun malaise, a été l'objet de ce phénomène fort rare. Ses cheveux sont blancs ; or, dès le matin, ils ont commencé, sur la partie antérieure de la tête, à devenir couleur de sang, ainsi que le côté gauche du front. Le soir, vers neuf heures et demie, le phénomène était complet, toute la tête était couleur de sang. Un de ses parents lui dit avec effroi :

« — Qu'avez-vous donc ? que se passe-t-il en vous ?

« — Je n'ai rien, répondit le curé ; je n'éprouve aucun malaise.

« Cependant, sur les instances d'une sœur des malades, il se lava la tête ; six cuvettes furent vidées successivement ; l'eau était toute saturée de sang, et six serviettes, dont il se servit pour s'essuyer, furent complètement ensanglantées.

« Le médecin de la localité, aussi étonné que les autres assistants, fit préparer une potion calmante. Le malade, s'il faut lui donner ce nom, en prit un peu par complaisance. Il se coucha et dormit comme à l'ordinaire.

« Le lendemain, ses cheveux de rouges étaient devenus d'un violet magnifique.

« Comme des affaires pressantes de famille l'appelaient au loin, le curé ne balança pas à se mettre en route ; mais, ne voulant pas attirer la curiosité publique par la teinte de ses cheveux, il se fit raser la tête.

« Depuis ce moment, les cheveux ont déjà repoussé. Tout le sommet de la tête est d'un violet tendre ; on dirait une calotte lilas. M. le curé de C..., continue à se bien porter ; il se plaint seulement de puis deux jours d'éprouver dans la tête comme un vide indéfinissable. »

Les journaux de la semaine qui vient de s'écouler ont annoncé successivement la mort de M. A d'A..., directeur de l'*Avenir, moniteur du spiritisme*, qui vient de se suicider en son domicile, rue Breda, 22.

De M. Victor Chauvin, rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction publique*, auteur de plusieurs ouvrages, et notamment d'une *Histoire des lycées de Paris*.

De M. Louis de Cormenin, ancien directeur du *Moniteur*, et l'un des fondateurs de la *Revue de Paris*.

De M. d'Ortignes, rédacteur du journal des *Débats*.

De M. Roux de Laborie, un des propriétaires du même journal.

Et enfin de M. le baron de Barante, dans son château de Barante, près Thiers, (Puy-de-Dôme). Il était né dans le même département, le 10 Juin 1792.

Sa remarquable *Histoire des ducs de Bourgogne* l'avait rendu populaire. Il publia en outre des *Mélanges historiques et littéraires*, une *Histoire du Directoire*, une *Vie de M. Royer-Collard* : il rédigea les *Mémoires de la marquise de la Rochejaquelein*, sans compter un grand nombre de notices et plusieurs ouvrages politiques.

Simple surnuméraire au ministère de l'intérieur, au commencement du premier empire, il fut nommé bientôt, grâce à son talent et à son esprit :

Auditeur au conseil d'Etat, en 1806.

Sous-préfet de Bressuire, en 1807 ;

Préfet de la Vendée, puis de la Loire-Inférieure, en 1809 ;

Conseiller d'Etat, en 1815 ;

Pair de France, en 1819 ;

Membre de l'Académie Française, en remplacement de M. de Sèze, en 1828 ;

Ambassadeur à Turin et à Saint-Pétersbourg, de 1840 à 1848 ;

Et enfin grand-croix de la Légion d'honneur, en 1846.

A la révolution de 1848, il s'éloigna pour toujours des affaires